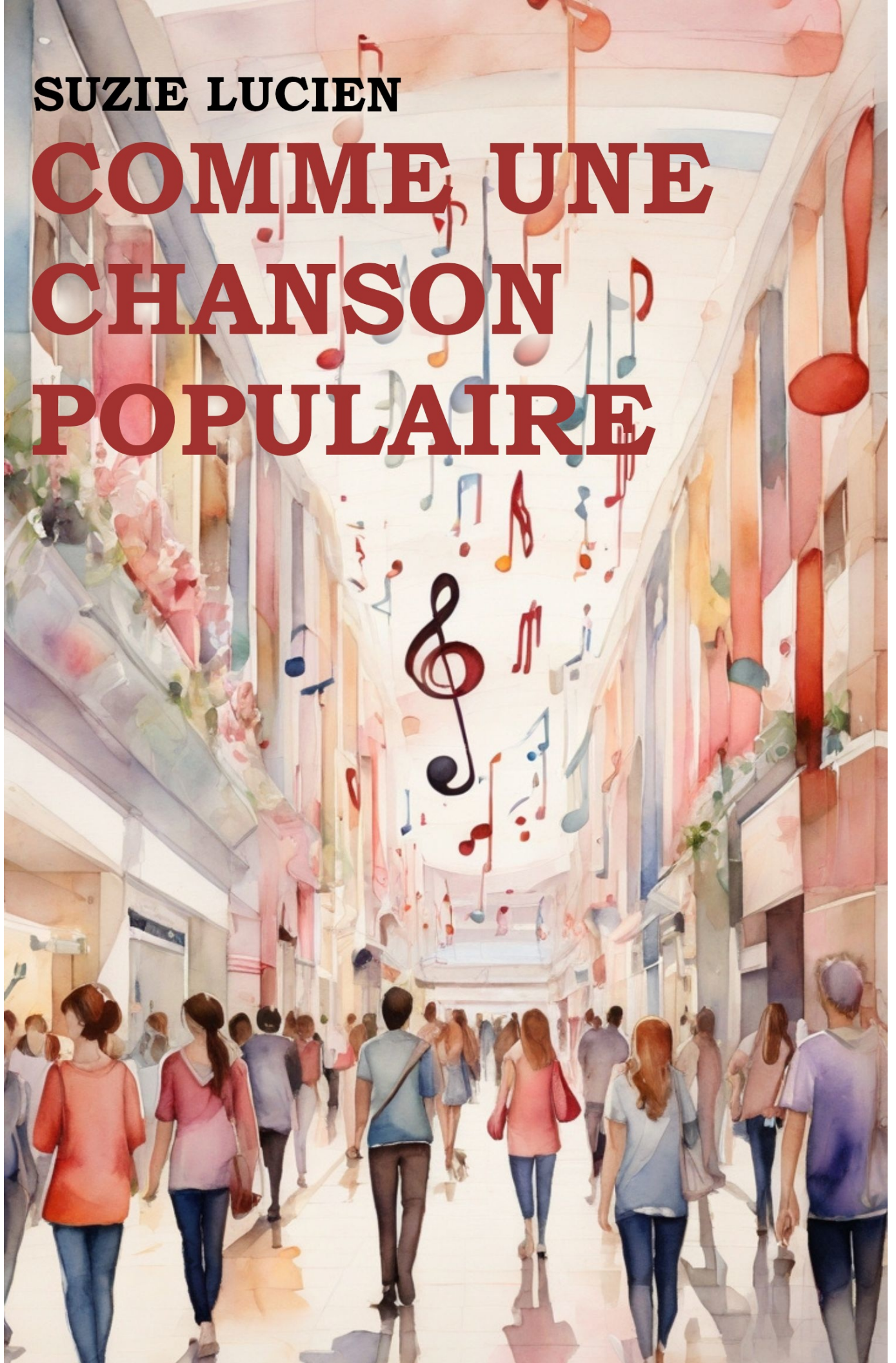


SUZIE LUCIEN

COMME UNE CHANSON POPULAIRE



Suzie Lucien

Comme une chanson
populaire

© Suzie Lucien, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4890-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mélanie

*« Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ? »*

— À une passante - Baudelaire – 1855

PLAYLIST DU LIVRE À SCANNER



BRITNEY

Playlist 1 – Zaza Fournier - Les mots bleus en toc - Album Zaza Fournier - 2008

Britney, tel était mon nom. Je n'étais ni américaine, ni blonde. Ce n'étaient pas des fées qui s'étaient penchées sur mon berceau, mais bien des auxiliaires et des sage-femmes, gênées qu'un joli poupon si brun se nomme ainsi. Je vous passais les sarcasmes et autres quolibets dont on avait pu me couvrir avec un prénom pareil durant ma tendre jeunesse. Mais la vie était plutôt bien faite, il m'avait forgé une carapace et, partout où je passais, l'on se souvenait de moi. J'étais aujourd'hui responsable adjointe dans une grande librairie franchisée. Comme quoi le prénom ne faisait pas le métier. On m'avait souvent imaginée secrétaire, rêvée strip-teaseuse, fantasmée infirmière, mais le plus souvent, les yeux devenaient ronds comme des billes quand après avoir parfaitement conseillé deux trois livres, la cliente ou le client me demandait mon prénom. Là, c'était le choc. Comme s'il n'était pas concevable d'être cultivée et passionnée et s'appeler Britney. Mais je ne reprochais rien à mes parents. Je les aimais profondément sans jamais le leur dire. J'étais bien trop farouche et pudique. Mes plaisirs à moi c'était le vin rouge et corsé sur le bout de mes lèvres, la burrata fondante sur le creux de ma langue, le vrombissement du moteur de ma voiture et les routes enneigées. J'aimais enchaîner les cigarettes mentholées et rire à gorge déployée. J'étais en somme une épicurienne qui aimait la vie mais très peu les gens. Ma responsable aimait commencer chaque réunion d'été par un questionnaire de Proust. Elle disait que cela permettait d'accueillir la personne venue en renfort pour les vacances, qu'il sache qui on est et inversement. À la question : « ce que je déteste par-dessus tout » , cela les avait tous amusés – et je ne voyais absolument pas pourquoi - j'avais répondu : « le sable ». Le soleil était mon ennemi et la plage avec lui. Ces grains minuscules collant à ma peau parsemée de crème solaire mettaient mes nerfs à rude épreuve. Je reconnaissais ne pas toujours être de bonne composition. Les autres : à petite dose : en effet, j'avais aussi mes défauts. Je râlais quinze fois par jour, et je râlais vingt fois plus contre les râleurs. Je ne pleurais jamais en public et j'aimais quand tout était propre. J'avais peu d'amis mais ils le valaient bien. On n'était jamais mieux servi que par soi-même.

Quant à l'amour, je m'en fichais comme de mon premier biberon quand celui

dont on ne pourra pas prononcer le nom avait débarqué dans ma vie huilée. Du haut de mes 23 ans, j'étais retombée comme en 17. J'entendais par ici : mes 17 ans. Vous savez : les papillons dans le ventre, les attentes interminables, le petit rictus au coin des yeux, les nuits sans fin, les lendemains trop courts. Des mains qui parcourent, des bras qui manquent.

Le premier à m'avoir tout fait connaître. Le premier à assassiner mon cœur. « Retombée comme en 17 » avait malheureusement un double sens : comme la première guerre, je vécus la mienne, intérieure et funeste, ma vie tel un champ de mine. Mon visage accablé de larmes comme autant de tranchées. Tout le monde me répétait à l'envie que ce n'était qu'un incident de parcours, un passage nécessaire pour devenir adulte, une brouille, moi j'avais mal, même en fermant les yeux. Et un jour, je l'espère, vieille et décrépie, il me reviendrait en mémoire, comme mes pires et mes plus beaux souvenirs. Le corps qui vibre comme jamais et les sensations qui perdurent à l'intérieur des veines.

Nous étions juste des amants et je faisais semblant de ne rien attendre mais surtout et avant tout, je n'entendais rien. Une autre avait pris place ; Je ne voulais pas savoir si c'était encore vrai, car je ne voulais plus jamais entendre le son de sa voix. J'étais désormais comme du cristal, au moindre choc, je pouvais voler en éclats. Il m'avait abandonnée après un an d'exaltation à me susurrer que j'étais unique. Il n'était pas plus affable que moi, ni plus tendre mais je croyais être spéciale. Depuis, je me sentais vide. Cela faisait maintenant un peu plus de deux ans que je vivais à moitié.

C'est alors que quelqu'un, ou plutôt une voix, m'avait sortie de ma torpeur.

Au travail, un matin. J'avais loupé le réveil. Levée à 09h30 pour embaucher à 9h30. Seule jusqu'à 11h. Ma responsable allait me faire passer un sale quart d'heure et le pire c'était l'amende. Dans la galerie où je travaillais : on ne faisait pas de cadeaux ! Vous n'ouvriez pas à l'heure où vous fermiez trop tôt, le tarif était au prorata du m2 et chez nous cela grimpait à 500 euros. Et ma responsable me l'avait toujours répété : « je ne tolère aucun retard Britney ! Si toi ou tes collègues n'ouvrez pas à l'heure, votre porte-monnaie sera mis à contribution ! ».

Elle avait quand même du cœur : elle acceptait quelques excuses comme les enfants malades, l'accident de voiture, le feu dans la maison... bref les impondérables. Les yeux qui ne s'ouvraient pas parce que les oreilles restaient sourdes le matin ne trouvaient jamais grâce aux siennes. Et je n'avais aucune bonne excuse... Même en faisant au mieux, je savais que je serais en retard.

J'enfilais à vitesse grand v une nouvelle culotte et mon soutien-gorge, mon

jean de la veille, le tee-shirt tout prêt repassé pour aujourd'hui et un grand verre d'eau. Je m'astreignais ensuite à un ravalement de façade express, un petit brossage de dents en règle et je fonçais vers ma porte d'entrée à 09h50. Comme je faisais bien de me doucher chaque soir !

Sur la route, j'appelai tout de suite le poste de sécurité de la galerie pour savoir qu'elle serait mon sort. Je tombai alors sur une voix grave et chaleureuse. Pas comme les autres que j'entendais auparavant, mollassonne. Lui avait un débit dynamique et joyeux. J'étais en panique et il le comprit aussitôt.

— Bonjour, excusez-moi, je travaille chez Prismaculture. Je suis en retard, je n'ai pas ouvert à 9h30, je suis tellement désolée...

— Prismaculture ? Je fus client fut un temps... me dit-il avec une voix suave et bienveillante, ronde et charnue.

Un bavard.

— Ah oui... lui dis- je, légèrement agacée, en marquant un temps. D'accord... mais là je suis vraiment en retard... le rembarrais-je, pressée.

— Vous avez eu un souci ? se reprit-il.

— Oui un souci de réveil, grommelais-je.

— Ah, me dit-il presque amusé. Vous avez fait la fête ?

— Même pas... c'est ça le pire... dis-je navrée.

— On est tous des êtres humains... respirez... ça va aller...

Son ton apaisant parvenait presque à canaliser ma peur. J'étais accrochée à ses mots comme à une bouée de sauvetage. Soudain, les larmes vinrent. Doucement, puis plus fortes et incontrôlables. Moi, Britney, 25 ans, et pas un seul heurt en public, moi, Britney, la reine des mouchoirs toujours secs, moi, Britney, je me mis à hoqueter avec au bout du fil un inconnu.

Il comprit ma détresse. Je lui expliquai mes réparations récentes sur ma voiture à cause d'un chauffard incapable de tenir son volant, à mon découvert déjà plus tellement autorisé, à mon voyage annulé pas remboursé à cause des dernières grèves de contrôleurs aériens et le pompon, le vétérinaire pour l'asthme de mon chat... bref je débballais en bloc ma vie... et bien sur ces 500 euros comme une nouvelle épée de Damoclès au-dessus de ma tignasse brune. J'étais dépitée... mon banquier allait me maudire pour toujours.

Il marqua un silence, eut un rire étouffé, sembla se reprendre et me dit la chose suivante qui eut le don de me sortir de mon état second.

— Vous avez des enfants ?

— Non surtout pas, quelle horreur... pourquoi cette question ?

— Parce qu'une gastro foudroyante du petit avant d'embaucher ça tient la

route... -sa voix riait- mais là, je doute que tout ceci passe... Il marqua un silence. Cela dit je suis navré pour tous vos soucis.

Il semblait sincère.

— Merci... dis-je dépitée.

— Vous savez quoi, on va faire quelque chose. Je vais faire comme si vous aviez ouvert à l'heure. Je n'ai rien vu. Vous ne m'avez pas appelé. On ne s'est pas parlé. Vous ne connaissez pas mon nom, je ne connais pas le vôtre... .

— Sûr ?

— De ne pas connaître votre nom ? !

— Non ! Vous êtes sûr de vouloir taire cet événement ? me repris-je

— Bien sûr !

— Vous avez pitié de moi ?

— Absolument.

Je l'entendis rire de façon franche.

— Et surtout c'est exceptionnel, rajouta-t-il.

Ce bougre avait réussi à me faire sourire de plus belle.

Je me sentis soudain plus légère.

— Je dois vous laisser, j'ai beaucoup de travail. Passez une bonne journée... Il marqua un temps. Hésitant. De mon côté, je voulais qu'il reste. Il s'était produit un sentiment de bien-être dans mon atmosphère de stress. Il reprit sa phrase comme suspendu à une attente et me dit simplement :

— Bonne journée Madame...

Et voilà... j'étais au volant, seule, son timbre sensuel m'avait quittée.

Il était 10h. Je fonçais vers la boutique. À 11h ma responsable serait là. Nous étions une grande librairie populaire. Je tenais à ce terme qui signifiait pour moi la lecture accessible à tous tandis qu'il faisait hurler le gratin littéraire. Selon ce cercle fermé que je haïssais, une librairie ne pouvait pas prendre plaisir à vendre des best-sellers. Comme ils connaissent mal l'être humain ! Avoir un livre en main était le plus beau des commencements quel que soit le choix de lecture. L'apprentissage des genres demandait un plus long cheminement ou parfois même les bonnes rencontres, et contrairement à ce que ces prétendus érudits pensaient, nous avions tous types de lecteurs. Nous étions également une grosse boutique en termes de taille : plus de 200 m², trente meubles, huit tables. Travailler en galerie c'était comme travailler sous cloche : il fallait s'habituer. Les premiers mois m'avaient paru excitants : toutes ces lumières, tout ce bruit, toutes ces enseignes : l'empire de la consommation. Au fil des années, cette